60e ANNEE (6e SÉRIE) N° 45 9 NOVEMBRE 1950

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Marc Sangnier et le *Sillon*. — II. Déviations ; — et III. Condamnation du *Sillon*. — IV. Vers la canonisation de Jean d'Avila. — V. La Suisse catholique vue par un Espagnol. — VI. L'Allemagne de l'Est, sous les Soviets. — VII. Une cause de béatification, à Ratisbonne. — VIII. Mise en défense de l'Occident. — IX. Le neutralisme. — X. Le Colloque de Poissy, en 1561.

I

Le 28 mai 1950, mourait, à Paris, Marc Sangnier, député M. R. P. de la Seine, à l'âge de 77 ans. Ses obsèques à Notre-Dame de Paris, le jeudi 1er juin, furent une sorte de triomphe. Il se trouva cependant, parmi nos jeunes confrères, des prêtres qui ne connaissaient guère de lui que la condamnation du *Sillon* et sa très louable soumission, et qui désiraient avoir de la carrière politique du grand entraîneur d'hommes, quelques renseignements plus complets. Nous saisissons l'occasion de deux articles qui viennent de lui être consacrés, l'un dans *La Vie intellectuelle* de juillet 1950, sous la signature de l'historien Adrien Dansette, avec le titre : *Marc Sangnier et le Sillon*, l'autre dû à la plume de Paul Archambault et publié, sous le même titre que le précédent, par *Ecclesia* (française), de septembre 1950. C'est à ces deux articles que nous emprunterons les détails suivants. (Voir aussi *Documentation catholique* du 24 sept. 1950).

« En 1894, un jeune garçon de vingt ans [1], du nom de Marc Sangnier, écrit M. Dansette, prépare Polytechnique au collège Stanislas. Arrière-petit-fils de Mme Ancelot [2], petit-fils de Lachaud [3], il a été formé par une mère exceptionnelle et par des livres de ses maîtres préférés, des inquiets et des croyants : Ibsen, Tolstoï, Gratry et Pascal, le Gratry des *Sources* et le Pascal des *Pensées*, plus près de nous Ollé-Laprune, qui annonce Maurice Blondel, et, avec eux, plus encore qu'eux, Léon XIII. »

Ce jeune homme était un catholique vibrant. Dès l'âge de 12 ans et demi, il se posait la question : « Suis-je catholique ? » et cela voulait dire, dans son précoce esprit : « Fais-je pénétrer dans toute ma vie l'enseignement de l'Eglise et de l'Evangile ? »

[1] Il semble qu'il aurait fallu mettre ici 21 ans, car Marc Sangnier était né, à Paris, le 3 avril 1873.
[2] Mme Ancelot fut l'auteur de plusieurs pièces de théâtre.
[3] Lachaud fut un avocat célèbre d'assises, sous le second Empire.

Et, tout de suite, apôtre d'instinct, il posait à ses camarades la même question : « Et toi, es-tu catholique ? »

Mais voici qu'il achève ses études à Stanislas. Il a obtenu de la direction du collège l'autorisation de tenir dans une salle souterraine — « la Crypte » — des réunions avec ses condisciples, sur les questions sociales. Un jour, on apprend que ces jeunes bourgeois ont invité à leur réunion un ouvrier militant chrétien, et, après sa conférence, l'ont porté en triomphe. Les familles s'étonnent, font un peu la grimace. C'est si nouveau alors, ces contacts de classe à classe !

Parmi ces jeunes, tous n'ont pas les ardentes convictions de Sangnier. On y voit Henry de Jouvenel, Anatole de Monzie, déjà charmeurs et diserts, mais déjà un peu sceptiques et préparant, par le divorce avec leurs croyances religieuses, de brillantes carrières politiques. Marc Sangnier au contraire offre ce trait remarquable qu'il ne voit de salut pour la société moderne que dans le christianisme. A vrai dire, son éloquence, chaude et pressante, a dès le principe ce caractère un peu flou, qu'elle gardera toujours :

« Ah ! camarades, s'écrie-t-il, arrachons ces plantes banales et malsaines, plantons en nous l'arbre fécond et plein de sève, *le grand arbre du christianisme démocratique et social* — (c'est moi qui souligne cette formule qui est déjà tout Sangnier). — Il faut enfin satisfaire notre grand besoin de parler entre nous de toutes ces ardeurs qui nous brûlent le cœur, de nous connaître, de nous aimer, de nous faire une âme commune. Sortons à jamais des vulgarités d'une vie toute matérielle et sans au-delà. Soyons prêts pour les grandes luttes de demain. Voici que commence la veillée d'armes fraternelle. »

Tel était Sangnier dans « la Crypte », tel il sera dans le *Sillon*. Il fera de la démocratie et de la république un pendant naturel du christianisme. Et c'est cela que l'Eglise, un jour, lui reprochera : non certes d'être républicain et démocrate, s'il lui plaît, mais de fondre dans une même formule le relatif et l'absolu, la politique et la religion, l'humain et le divin.

Sangnier est sorti de Polytechnique, il est devenu officier du génie. Le voici en garnison à Toul. Partout, il a transporté son ardeur conquérante de catholique. Sous ce rapport, on ne saurait trop l'admirer et le donner en exemple. En 1898, il démissionne pour se consacrer uniquement à l'apostolat, tel qu'il le comprend, c'est-à-dire « démocratique et social ». En 1899 (janvier), le *Bulletin de la Crypte*, fondé par lui, se fond avec le *Sillon*, revue créée par son ami Paul Renaudin. En juin 1899, Sangnier lance l'idée de cercles d'études, installés d'abord dans les patronages parisiens, où

se réuniront des étudiants, des ouvriers, des employés, pour étudier les problèmes contemporains Le 15 octobre, il publie un appel à la jeunesse :

« La France souffre. Ses fils luttent entre eux — c'est l'époque de l'Affaire Dreyfus — avec des armes déloyales... Venez avec nous... Nous le sentons bien, nous sommes des germes vivants, non de la poussière stérile... Courage ! C'est pour le Christ ! C'est pour la France ! »

Quand on songe que cela se passait au début du ministère Waldeck-Rousseau, qui devait préparer les voies à Combes et au « régime abject », on est bien forcé d'applaudir à cette vaillance, à cette fierté du jeune *Sillon*. Il ne se contente pas, du reste, de réunions confidentielles. Il tient des « meetings » populaires où il affronte les horions des anticléricaux, qui ont mobilisé les forts de la Halle et les garçons bouchers de la Villette ! Le 23 mai 1903, à la salle des Mille-Colonnes, Sangnier tient un meeting de protestation contre la politique combiste. L'ex-abbé Charbonnel et Henry Béranger, venus avec leurs bandes, demandent la parole. En conformité avec son principe de liberté démocratique des opinions, Sangnier retient sa Jeune Garde, et il présente lui-même le prêtre apostat, en ces termes :

« Camarades, quelque chose de grand et de terrible se passe ici. Cet homme n'est pas un adversaire comme les autres. Il est et demeure marqué au front d'un signe sacré qui domine et déborde, malgré tout, ses trahisons mêmes. Ce Dieu qu'il a renié, ce Christ qu'il combat, il l'a appelé jadis sur l'autel, tandis que ses mains consacrées tenaient l'hostie... Comment la violence ne tomberait-elle pas, camarades, en présence d'une aussi épouvantable détresse morale ?... Nous devons le plaindre d'une douloureuse pitié. Le Christ n'a-t-il pas, sur la croix, prié pour ses bourreaux ?... »

Et Charbonnel répond cyniquement :

« Eh bien ! oui, je suis le défroqué, l'ancien prêtre ; je suis devenu le chef des apaches... »

A la sortie, les apaches attendent les sillonistes. On se bat dans la rue, jusqu'au boulevard Raspail, siège du *Sillon*. Mais le grand public connaît désormais le jeune mouvement catholique. Il essaime dans toute la France, notamment à Nancy, Epinal, Belfort, Bordeaux, Roubaix, Lyon, Tours, Limoges et Orléans. Le congrès de Paris de février 1904 recevra 2.000 délégués.

On note dans ce mouvement, d'une part, une merveilleuse conviction chrétienne, un zèle débordant, un esprit fraternel et conquérant, un désir émouvant de vivre le catholicisme, de façon à « être pénétré par la pensée du Christ, le faire habiter en chacun de nous, ne pas pouvoir se passer de lui. » Et ceci est à louer sans réserve. Il était impossible que Dieu ne bénit pas, au total et à la longue, une générosité d'âme aussi évidente et aussi sincère. Mais il y a, d'autre part, une absence de doctrine sûre, des illusions sur l'homme, sur la vertu de ce mot : *démocratie*, qui pour Sangnier est plus qu'un régime, puisqu'il y voit un *idéal moral*, sans lequel il lui semble que l'on n'est pas vraiment chrétien.

Tout le monde sait que le parti communiste fait appel à ce qu'il appelle « le sens de l'histoire ». Il semble qu'il y ait quelque chose d'analogue, dans la pensée de Sangnier. Il voit la démocratie comme l'avènement irrésistible d'une force qu'il s'agit de baptiser chrétienne. C'est ce qu'il appelle : « Se laisser faire par la vie ». Il reconnaît du reste : « Nous ne savons pas où nous allons ». Le *Sillon* a quelque chose de « fluide », d'inconsistant, ce n'est ni une ligue, ni une association, ni un parti, mais une fraternité, une amitié, un dévouement. On y entre et on en sort sans formalité, librement. Là tout le monde se tutoie, sans se connaître autrement, on se serre la main, on « communie » dans un idéal. Le *Sillon* est le reflet exact de la pensée de Sangnier. Il est Sangnier lui-même.

« Ceux qui l'aimaient, a écrit François Mauriac, disciple déçu mais enthousiaste, ne voyaient pas sa cravate mal mise, ni ses cheveux en désordre, cette bouche commune dans une face lourde, le cou énorme, les joues flasques et toujours mal rasées; ils ne voyaient que ses yeux admirables, son regard perdu, un regard qui attaquait les âmes et de belles mains longues et fines qui dans un geste habituel, allaient sans cesse vers les mains de l'homme à conquérir et, crispées, les retenaient d'une étreinte impérieuse. »

Louis Gillet, de son côté, dira :

« Le plus beau de ses privilèges, c'est le don d'être aimé. Jamais je n'ai connu à personne cette incomparable puissance, cet attrait sur les cœurs. »

Il tutoie lui aussi tout le monde. Il appelle tout le monde par le prénom et veut qu'on l'appelle Marc, tout uniment. Il dit « mon Charles », « mon Paul », indiquant d'un trait une intimité et une prise de possession !

Il est indéniable qu'au début, le *Sillon* constitue pour l'Eglise une promesse à laquelle volontiers elle sourit. Aussi les évêques multiplient-ils les bénédictions. En 1903, Pie X reçoit, avec des égard particuliers Marc Sangnier et un groupe de sillonistes :

« Nous vous aimons, leur dit le saint pape... Ne craignez pas si vous êtes encore peu nombreux... Soyez fiers et courageux... Suivez votre capitaine. »

II

Après des débuts aussi brillants, comment le *Sillon* en vint-il à être condamné ?

Gaston Lestrat, narrateur qualifié de cette histoire, arrête à 1905 « les beaux temps » du *Sillon*. Les premières ombres se manifestent au-dedans. Marc Sangnier « est un apôtre, dit Dansette, non pas un saint. Il a les immenses défauts de ses dons uniques. » Ce démocrate a, comme beaucoup d'autres, un « appétit de domination spirituelle » incroyable. Il n'admet « ni l'opposition ni le partage ». Pas d'organisation au sein du *Sillon*, mais une personnalité vraiment dictatoriale ! Mais peu à peu, des froissements surgissent, des enthousiasmes se refroidissent :

« L'adoration ne se maintenant plus au même degré, dit Dansette, il est fatal que les yeux dessillés finissent par diagnostiquer chez Marc un certain narcissisme du christianisme et de la démocratie. »

Et voici que l'on parle autour de lui de « césarisme mystique », que l'on qualifie ses méthodes de mélange « d'illuminisme et de rouerie ». Il se produit des départs, des scissions : Laberthonnière, Paul Bureau, l'abbé Desgranges, Marius Gonin.

D'autre part, voici Marc qui se lance dans la politique, vers 1905. Il y apporte un illusionnisme évident et qui ne va pas tarder à choquer les catho-

liques français. Ainsi, en 1905, il tient un meeting en faveur des révolutionnaires russes, en qui il ne veut voir que des victimes de l'autocratie. Or, l'on est, à cette date, engagé dans l'alliance russe ! Et Marc parle, lui, de « ces anarchistes à l'âme mystique et profonde, au rêve troublant et doux que la sainte Russie enferme dans son vaste sein, comme des germes inquiétants de révolte et d'étrange rédemption. »

Dans un autre meeting, il fait l'apologie de ce qu'on appellera plus tard « l'objection de conscience ». D'autre part, il ne perd pas une occasion de faire l'éloge de la Révolution française. On peut lire dans le *Sillon* cette phrase stupéfiante, au sujet de la Révolution :

« C'était la substance même du christianisme dont la France vivait. »

En 1907, Marc fait un pas de plus. Il annonce « le plus grand *Sillon* », et il entend par là un *Sillon* auquel seront admis des protestants et des libres penseurs, car il veut rallier, dit-il, « toutes les forces qu'anime consciemment ou inconsciemment l'esprit chrétien. » La revue du mouvement, qui portait en sous-titre : « Revue catholique d'action sociale » efface ce sous-titre pour le suivant . « Revue d'action démocratique ». Marc avait fondé le *Sillon* pour « vivre le catholicisme ». Il se définit tout autrement en 1907 :

« Le *Sillon*, dit-il, est un mouvement laïque, qui se propose de travailler pour sa part à réaliser dans notre pays la République démocratique. »

C'est alors surtout que se manifeste avec violence l'opposition entre le *Sillon* et l'*Action française*. Et malheureusement, cette opposition se manifeste jusque dans les Grands séminaires, où il y avait de dangereuses scissions, deux clans, les « sillonistes » et l' « Action française », sans parler de ceux qui, fort heureusement, n'étaient ni l'un ni l'autre et se bornaient à être de bons séminaristes !

Maurras dit à Sangnier, qu'il tient pour un « anarchiste » et un « benêt » :

« Jamais peuple ne fut plus éloigné que le nôtre de la sainteté qu'exige la démocratie... »

Sangnier qui regarde, lui, Maurras comme un « matérialiste », lui réplique en substance :

« Vous ratiocinez : nous ne sommes pas, nous, des idéologues, mais des hommes pratiques : au lieu de discuter, nous agissons, nous acceptons notre siècle ; nous l'aimons, nous le vivons et la vie trouve d'elle-même les organes qui lui conviennent. »

Au cours de ces discussions et devant les désordres d'idées qui se manifestent au sein du jeune clergé, les évêques se montrent sévères. Mgr Dubillard, alors évêque de Quimper, interdit à ses prêtres et séminaristes d'assister à une réunion publique et contradictoire donnée par Sangnier et Biétry. Sangnier écrit alors que les prêtres ont bien fait d'obéir, mais que rien ne les empêche « de penser que l'évêque a commis une gaffe, ni de penser aussi qu'il ne comprend rien aux questions politiques et sociales. »

Et il ajoute : « On va dire aussi que je suis anarchiste : je m'en moque. »

Un peu plus tard, c'est Mgr Péchenard, ancien recteur de l'Institut catholique de Paris, alors évêque de Soissons, qui interdit à ses prêtres de se rendre à un congrès silloniste. L'un des principaux lieutenants de Sangnier, s'écrie à Limoges :

« Si les évêques se sont détournés du *Sillon*, ce ne peut être que de leur faute, parce qu'ils se laissent imposer les chaînes des capitalistes ou que, libérés du concordat, ils peuvent enfin donner libre cours à leurs sentiment antirépublicains. Si Pie X est en méfiance à l'égard de Marc Sangnier, c'est qu'à la différence de Léon XIII, il est, lui, un pape réactionnaire, hostile aux aspirations démocratiques. »

Avec de telles insolences, on allait droit à une condamnation. Et volontairemnt, on ferme les yeux sur cette éventualité. En 1907, Sangnier se rend à Rome. Il voit le pape, qui lui fait un sérieux avertissement. « Il revient triomphant, dit Dansette, comme s'il n'avait reçu que des louanges ».

Dès 1908, 10 archevêques et 26 évêques ont interdit à leurs prêtres de faire partie du *Sillon*.

III

C'est le 25 août 1910, que Pie X adresse aux évêques de France une lettre où il condamne le *Sillon*. Pour quels motifs ? Analysons la lettre.

1° Le pape rappelle les beaux débuts du *Sillon*. Il constate que ses chefs, « insuffisamment armés de sciences historiques, de saine philosophie et de forte théologie », se sont laissé emporter par « leur ardeur généreuse ».

2° Il convient, dit le pape, de relever sévèrement la prétention du *Sillon* d'échapper à la direction de l'autorité ecclésiastique. »

3° Il est inadmissible que les sillonistes « placent l'autorité dans le peuple ou la suppriment à peu près et prennent comme idéal de réaliser le nivellement des classes. »

4° La lettre critique la collaboration avec des non-catholiques, alors que l'on prétend réformer la civilisation, œuvre catholique au premier chef.

5° Voici l'un des passages les plus frappants de la lettre pontificale :

« (Le *Sillon* qui donnait) autrefois de si belles espérances, ce fleuve limpide et impétueux a été capté, dans sa marche, par les ennemis modernes de l'Eglise et ne forme plus désormais qu'un misérable affluent du grand mouvement d'apostasie organisé, dans tous les pays, pour l'établissement d'une Eglise universelle qui n'aura ni dogmes, ni hiérarchie, ni règles pour l'esprit, ni frein pour les passions, et qui, sous prétexte de liberté et de dignité humaine, amènerait dans le monde, si elle pouvait triompher, le règne légal de la ruse et de la force, et l'oppression des faibles, de ceux qui souffrent et qui travaillent. »

En somme, on reproche au *Sillon* quelque chose d'assez analogue à cet « irénisme » que vient de dénoncer la dernière Encyclique de Pie XII. Sous prétexte d'unir toutes les bonnes volontés, on en vient à supprimer les barrières entre la vérité et l'erreur, entre l'orthodoxie et l'hérésie.

« Il n'est pas niable, écrit Dansette, que Marc Sangnier s'est offert à la condamnation, en mêlant dangereusement le spirituel et le temporel ; sur le terrain disciplinaire, il a aiguillé vers la politique et soustrait à l'autorité des évêques, des catholiques, prêtres et fidèles, qu'il avait d'abord groupés dans une organisation confessionnelle d'accord avec la hiérarchie ecclé-

siastique ; et sur le terrain doctrinal, il a paru soutenir, sinon lui-même explicitement, du moins par le comportement général de son mouvement, que le christianisme implique la démocratie. »

Ce qu'il faut en tout cas louer sans réserve, c'est le beau courage de Sangnier, qui répondit au coup qui le frappait par une soumission totale, annoncée dans un bel article. Les sillonistes imitèrent leur chef.

« Il y a évidemment, écrivait Henry du Roure, des accusations qui ne portent pas sur nos idées et nos sentiments. Mais, après tout, notre tort est d'avoir laissé entendre que nous pensions ainsi. »

« Nous sommes coupables, disait de son côté, Amédée Guiard, non dans nos intentions, mais dans les résultats de nos actions. » Et il copie à genoux la lettre du pape !

On ne saurait douter que les intentions de ces jeunes et ardents sillonistes aient été pures. Marc Sangnier aimait à raconter, dans la suite, que reçu par Benoît XV, en 1917, il avait eu la consolation de « s'entendre dire par le Souverain Pontife lui-même, que rien de ce que lui-même avait explicitement dit ou écrit n'était susceptible de censure, mais qu'il avait paru nécessaire de réagir contre certaines utilisations excessives qui en avaient été faites, notamment dans les grands séminaires.

Loin de se « retirer sous sa tente », en homme qui boude, Marc Sangnier poursuivit son apostolat, mais cette fois sur un terrain exclusivement politique. Il voulait que, s'il y avait des groupements monarchistes se donnant comme champions du catholicisme, il y eût aussi des groupements républicains et démocrates, pour défendre les libertés de l'Eglise.

Le *Sillon*, de son côté, continuait, mais limité à chaque diocèse. Il faut avouer, du reste, qu'il végéta et disparut peu à peu. Marc Sangnier avait fondé en 1912, la *Ligue de la Jeune République*. Il devait se lancer, après la guerre, dans le pacifisme à outrance. Il a gardé ses thèmes anciens, très beaux, comme « slogans » : « l'âme commune », — « l'amour plus fort que la haine », — « le rapprochement des cœurs et des esprits », — « l'éveil démocratique ». Il a gardé aussi tous ses défauts, sa candeur politique, sa personnalité autoritaire, son éloignement des problèmes concrets, son aversion pour toute espèce d'organisation, son goût de l'éloquence généreuse et vague. M. Dansette dit positivement de lui : « Rayonnant au milieu d'une poignée d'anciens disciples restés fidèles, il demeurera insaisissable et insupportable.» Et il le rend responsable de l'impuissance des « catholiques de gauche » qui, dit-il, « ne pourront à peu près rien entreprendre, ni avec lui, ni sans lui. »

Conclusion de Dansette, qui explique tous les honneurs rendus à sa mémoire :

« Les années passeront, sa moustache blanchira, il prendra figure de vieil original prêchant dans le désert, entouré de quelques jeunes gens pressés autour de leur grand homme incompris. Puis, après la seconde guerre mondiale, devenu un patriarche symbolique et inoffensif, ses héritiers du Mouvement Républicain Populaaire l'assoieront à la place d'honneur et vénéreront en lui une relique des temps héroïques. »

Son destin aura été d'être embaumé tout vivant.

IV

Sous le titre *Vers la canonisation de Maître Avila*, M. Luis Sala Balust nous parle, dans *Ecclesia* (espagnole) du 5 août 1950, du bienheureux Jean d'Avila. Tout dernièrement en effet, le chef de l'Etat espagnol, répondant au désir du clergé et des fidèles, a adressé au Souverain Pontife une supplique tendant à la canonisation du bienheureux. Celui-ci est considéré comme le Patron principal du clergé séculier espagnol. Rappelons sommairement sa vie.

Il naquit autour de 1500, à Almovadar-del-Campo, en Nouvelle-Castille. Son activité s'exerça d'abord à Séville. Il n'avait que trente ans lorsqu'il commença une carrière de missionnaire et de prédicateur, qui devait durer quarante ans et lui valoir le titre d' « apôtre de l'Andalousie ». Il avait une éloquence émouvante, pénétrante, partie du cœur, inspirée d'une conviction profonde et contagieuse. C'était vraiment une âme parlant aux âmes ! La langue de ses sermons est populaire, son exposition du dogme est simple et large, mais il fut surtout un directeur d'âmes. Il peut être, sous ce rapport, comparé à ce grand Bernardin de Sienne, dont nous avons dit, dans notre Causerie du 14 septembre, qu'il avait formé en grand nombre des saints.

Parmi les disciples de Jean d'Avila, sous une forme ou sous une autre, il faut énumérer François de Borgia, Jean de Dieu, Thérèse d'Avila, Louis de Grenade : noms, évidemment, prestigieux ! Une telle couronne suffit à la gloire d'un directeur spirituel ! Sa première biographie fut écrite par le célèbre Louis de Grenade.

Le bienheureux mourut le 10 mai 1569.

Il laissait un très grand nombre d'écrits et de lettres, et surtout le traité de spiritualité qui a pour titre : « *Audi filia* », dont l'histoire est bien caractéristique de sa manière. Parmi les personnes qui s'adressèrent à lui pour la conduite de leur âme, se trouvait la fille d'un seigneur, dom Louis Fernandez de Cordoue. Son nom à elle était Sanche de Carille. Avant de partir pour être demoiselle d'honneur de la reine d'Espagne, cette personne voulut se confesser au grand prédicateur et elle fut tellement touchée de ses exhortations qu'oubliant toutes les ambitions du siècle, elle décida de se consacrer à Jésus-Christ, si bien qu'elle vécut, chez ses parents comme elle aurait fait dans un cloître !

L'article d'*Ecclesia* nous apprend que depuis « une paire de lustres » c'est-à-dire depuis dix ans, Jean d'Avila a été, en Espagne, l'objet de recherches érudites qui ont été couronnées de succès. On a découvert en effet « une multitude de documents inédits, dont beaucoup seront bientôt mis au jour, et qui ont permis de reconstruire avec exactitude et précision sa doctrine spirituelle, ses enseignements, l'itinéraire de sa vie, la composition de son école sacerdotale, les succès et les échecs de ses entreprises. » La grande quantité des manuscrits et des documents conservés dans les bibliothèques et les archives nationales, notamment des sermons de lui, encore inédits, des lettres, des traités, permettent d'ores et déjà une refonte de sa biographie et une interprétation plus sûre de ses écrits déjà connus.

« A la lumière de ces études, dit notre auteur, sa figure sacerdotale s'est agrandie — *agiganttado* — ainsi

que l'idée qu'on doit se faire de son magistère ascético-mystique, et il en résulte que le père Avila est le personnage-clé pour une intelligence accomplie de l'Espagne spirituelle du XVI[e] siècle » [4].

Le prêtre espagnol d'aujourd'hui préoccupé des problèmes de l'apostolat dans les grandes villes et leurs faubourgs, le directeur d'âmes, le prédicateur ont tout à gagner à se tourner vers Jean d'Avila, dont la figure est si riche de nuances et d'enseignements. Il fut à la fois un missionnaire débordant d'activité et un contemplatif ardent et profond. L'idée dominante de sa vie sacerdotale semble bien être celle qu'il exprime à maintes reprises, dans ses lettres à des prêtres qui le consultaient sur la manière de bien se préparer à célébrer la sainte messe.

« Vous ne sauriez trop, dit-il à l un d'eux... vous représenter que l'on vous crie : « Voici l'Epoux qui vient : Voici votre Dieu qui approche ! » Que cet appel vous fasse rentrer dans votre cœur. Ouvrez-le pour recevoir ce Sauveur du monde qui, dans ces moments précieux, entre dans les âmes comme un éclair ! »

Et de même à un autre :

« La première règle que vous devez observer est, que toutes les fois que vous vous réveillerez la nuit, vous songerez que vous entendez une voix qui vous crie : « *Voici l'Epoux qui vient ! Allez au-devant de Lui !* »

Nul doute qu'il ne donnât là un conseil traduisant sa pratique habituelle à lui-même. La pensée de « l'Epoux » venant chaque matin entre ses mains ne le quittait jamais ; elle dominait et inspirait toute sa vie de prêtre. Il ne saurait y avoir de pensée plus efficace pour garder le prêtre dans la ferveur de son sacerdoce.

Jean d'Avila était un homme de stature au-dessus de la moyenne, au visage mortifié, à la barbe peu soignée, mais aux yeux profonds et vifs, que l'on sentait cependant affaiblis par les larmes de la pénitence et les longues veilles. Il y avait dans toute sa personne quelque chose qui attirait, une sorte de transfiguration, de rayonnement, et il émanait de lui une vertu attractive, que vantent ses contemporains et grâce à laquelle il captivait tous ceux qui l'approchaient. C'était, de toute évidence, du contact intérieur permanent entre son âme et son « Epoux », que jaillissait son activité inlassable, sa flamme inaltérable.

Sa spiritualité est, comme l'on dit, éminemment christologique. Il nous voit tous en tant qu'incorporés au Christ, au sens où l'avait dit S. Paul.

Son plan de réforme de l'Eglise, qu'il fit parvenir jusqu'au Concile de Trente, par des mémoires confiés au vaillant archevêque de Grenade, don Pedro Guerrero, son ancien condisciple, tient en une pensée centrale, à savoir la réforme du clergé L'ignorance religieuse serait vaincue, déclarait-il, par la sagesse évangélique et la corruption des mœurs par l'exemple lumineux de prêtres instruits, qui seraient des hommes d'oraison, désintéressés et apostoliques.

Cette conception n'a pas vieilli. Elle s'impose à notre temps comme au sien. Jean d'Avila fut un exemple mémorable de la manière dont un prêtre du clergé séculier peut agir sur les peuples. Il forma des prêtres à son image. Ses amis furent des hommes de savoir, mais surtout des hommes de prière et de pénitence. Les jésuites ne feront guère que marcher sur leurs traces. Jean d'Avila demandait à ses prêtres, dans sa résidence habituelle de Montilla, deux heures d'oraison par jour, une heure le matin, une heure l'après-midi. Il avait le culte de son sacerdoce. Il pensait que si les âmes ont coûté au Christ son sang, elles peuvent bien nous coûter à nous nos larmes !

Au lendemain de sa mort, son tombeau devint un lieu de pèlerinage. Sa cause de béatification, entreprise de bonne heure, n'aboutit cependant que sous Léon XIII, le 6 avril 1894. Souhaitons le prompt couronnement du procès de canonisation. Jean d'Avila, comme notre saint Curé d'Ars, servira de modèle à tous les curés et prédicateurs, à tous les prêtres du clergé séculier.

V

Dans la même revue espagnole *Ecclesia*, les trois numéros des 19 et 26 août et 3 septembre 1950, ont donné une intéressante étude que nous pourrions intituler « *la découverte de l'Eglise catholique suisse par un Espagnol.* » Ce dernier, Jésus Iribarren, se trouvait en vacances à Zug, en Suisse alémanique, au début du mois d'août dernier. Il envoie de là à sa revue, ses impressions. Le dimanche 13, lors d'une belle promenade sur le lac, jusqu'au village de Arth-am-See, qui compte 2.500 habitants, il pousse jusqu'à l'église, entourée du cimetière extraordinairement bien tenu. A la porte de l'église, deux grandes tablettes offrent aux passants des feuilles de culture religieuse, de controverse et de piété, chacun dépose dans un tronc le montant de son achat. Le voyageur entre à l'église. Il la trouve totalement vide, à deux heures et demie de l'après-midi. Sur les deux derniers bancs il remarque une inscription en allemand : « *Schwerhœriger :* Durs d'oreille. » Ces bancs sont réservés à ceux qui entendent mal. Cinq paires d'écouteurs sont à leur disposition, analogues à ceux de l'O. N. U. à Lake-Success. Il paraît qu'il y en a aussi, en Suisse, à la porte des confessionaux. Notre Espagnol s'étonne de cette « dureté des oreilles suisses ! »

Il s'informe ensuite de la composition de la population, au point de vue religieux. Cet état de 41.000 km ² a peu d'enfants ! En Suisse, 30 % des foyers sont sans enfants, 20 % n'en ont qu'un, 20 % en ont deux, et le reste, soit 30 %, plus de deux. Ces derniers sont surtout des catholiques et des montagnards. Le point le plus bas de la natalité est dans la Genève protestante : 9,2 pour 1000 habitants. Le plus élevé est à Nidwalden (catholique) : 22,5 pour 1000. Neuenberg, protestant, a la seconde place en bas : 10,2, et Uri, catholique, la seconde place en haut : 22 pour 1000. Ce pays est très attaché, comme d'autres, dit notre voya-

[4] Il y aurait donc lieu d'appuyer sur les éloges que nous avons fait de ce grand maître, dans notre livre *L'Eglise à l'époque du Concile de Trente*, pages 451-452. Voir les beaux textes que nous y avons cités. Mais au lieu de le placer, comme nous l'avons fait, *parmi* les autres, il faudrait partir de lui comme d'une source de la haute mystique espagnole. Les dates de sa vie prouvent, d'autre part, que la Réforme catholique ne doit pas être appelée une Contre-Réforme, car Jean d'Avila ne doit absolument rien aux remous de la Révolution protestante, indûment appelée « Réforme ».

geur, aux droits de l'homme, mais « il s'obstine à n'y pas inscrire le droit de naître ». « Il peut, dit-il encore, à la fois poser sur les bancs des écouteurs pour les vieux et du coton dans les oreilles des jeunes ».

Mais poursuivons nos statistiques, avec le touriste espagnol. Il y a en Suisse 71 % de gens de langue allemande, 21 % de langue française, 6 % de langue italienne, 2 % de langue romane et autres dialectes montagnards d'origine latine.

Au point de vue religieux, les cantons offrent des caractères tout différents selon qu'ils sont en majorité catholiques ou protestants. On compte en tout environ 42 % de catholiques. A part une petite minorité juive, le reste est protestant, mais sous diverses dénominations : luthériens, zwingliens, calvinistes, sans parler de sectes moins importantes d'origine étrangères : baptistes, méthodistes, chrétiens-scientistes (*christian science*), mormons, témoins de Jéhovah, etc.

Assis auprès d'un jeune prêtre suisse, en face d'un verre de bière blonde, notre Espagnol interroge son compagnon de voyage :

« Qui nomme ici les évêques ? »

— Ici, où nous sommes, c'est le pape. Cette paroisse est du diocèse de Bâle et Lugano. »

Mais dans le reste de la Suisse, il y a des différences de diocèse à diocèse. L'évêque de Lausanne-Genève-Fribourg est nommé librement par le pape, sans intervention suisse. L'évêque de Sion, dans le Valais, est aussi nommé librement, depuis 1918. Avant cette date, le pape choisissait sur une liste de quatre candidats désignés par le Conseil général. L'évêque de Coire est nommé par le chapitre de la cathédrale. Pie XI a confirmé ce privilège en 1926. Pour l'élection de l'évêque de Saint-Gall, le chapitre propose une liste de six candidats au gouvernement cantonal. Celui-ci peut en rayer trois et le chapitre choisit parmi les trois autres.

A l'élection de l'évêque de Bâle et Lugano — qui du reste ne réside ni à Bâle ni à Lugano — prennent part divers cantons protestants et catholiques. Il y a une procédure traditionnelle. Le chapitre forme une liste de six candidats, qui est présentée aux conseillers ecclésiastiques des cantons intéressés. Ceux-ci, qui peuvent être des protestants, des catholiques, des francs-maçons ou libres penseurs, ont le droit de rayer les moins « désirables ». Il faut cependant qu'il reste au moins trois noms, autrement il faudrait recommencer toute l'opération. Et le pape choisit sur la liste.

L'évêque du Tessin est choisi par le pape, d'accord avec l'évêque de Bâle et Lugano, mais dans le clergé du Tessin. Il y a encore l'abbaye exempte de Saint-Maurice en Valais qui gouverne plusieurs paroisses, et qui nomme son abbé selon les règles de l'Ordre. Pas de métropolitain en Suisse, les six évêques dépendent directement de Rome, qui a des accords et concordats avec chaque canton, et un nonce à Berne pour toute la Suisse.

— Bon. Et maintenant, qui paie le clergé ?

Dans les cantons catholiques, c'est le gouvernement cantonal. Dans les cantons protestants, seuls les pasteurs protestants sont payés par le gouvernement. Les traitements en pays catholiques, pour les seuls prêtres catholiques, et en pays protestant, pour les seuls pasteurs, sont convenables. Partout ailleurs, le clergé ne peut vivre que des aumônes de ses ouailles. Il y a donc une grande différence de situation entre le prêtre catholique en pays catholique et le prêtre de la Diaspora. Mais des secours sont accordés à ces derniers, même par les cantons catholiques.

Et les écoles ? — C'est le même principe : en pays catholique, les écoles officielles sont catholiques, et protestantes, en pays protestant. Les parents doivent ou bien envoyer leurs enfants aux écoles d'Etat ou fonder et entretenir des écoles libres à leurs frais. Cependant, à l'école officielle, l'enfant qui n'est pas de la religion de cette école peut obtenir de sortir durant les heures d'enseignement religieux pour aller recevoir son instruction de son curé ou de son pasteur.

Il existe en outre deux universités, une protestante à Zurich, et une catholique, à Fribourg, sans parler naturellement des universités purement profanes.

Comme partout lorsque le protestantisme et le catholicisme sont en présence, il y a beaucoup de mariages mixtes, et malheureusement, beaucoup ne se soumettent pas aux règles de l'Eglise. Voici par exemple, pour 1949, à Neuheusen-am-Rhein : sur 35 mariages 15 mixtes ; et 5 unions en dehors de l'Eglise. A Lausanne-Ouchy, paroisse du Sacré-Cœur : 48 mariages, dont 22 mixtes.

Une autre source de décatholicisation, en Suisse, c'est la venue en montagne, durant les congés de vacances de quantité d'ouvriers et de citadins, plus ou moins étrangers à la religion et qui apportent dans les paroisses les mieux conservées l'air de la ville !

Un symptôme inquiétant est le suivant : il y a 42 % de catholiques, avons-nous dit, ou au moins 41 %. Mais aux élections 20,2 % seulement des voix vont au parti catholique. Et les journaux suivent davantage la politique que la religion, en sorte que les journaux catholiques n'ont que 19 % du tirage des journaux suisses. Les catholiques votent donc, au moins pour moitié, comme s'ils étaient libéraux (radicaux) ou socialistes ou protestants !

Dans la suite de son article, notre Espagnol parle de différentes choses d'un moindre intérêt pour nous. Mais il convient de noter ses impressions sur un point : le chant à l'église. Il remarque, avec un peu de malice, que la Suisse est « le pays des saints empruntés », car en fait de saints, il n'y a guère que saint Nicolas de Flüe qui soit du pays. Les autres sont tous venus du dehors. Dans l'antiquité, saint Maurice et la légion thébéenne, saint Fridolin et saint Gall. A l'époque moderne, saint Fidèle de Sigmaringen, saint Pierre Canisius et saint François de Sales. Ils ne se rattachent à la Suisse que comme les alpinistes étrangers et, à vrai dire, ils furent des alpinistes spirituels, des grimpeurs de cimes inviolées, dans l'ordre de la sainteté et de l'amour ! On sait que saint Nicolas de Flüe, récemment canonisé par Pie XII, fut, au xv^e siècle, l'un des fondateurs de la Confédération helvétique. Mais si la Suisse a reçu des saints du dehors, elle a su les honorer magnifiquement, en leur élevant de belles églises où règne un ordre remarquable.

Notre observateur espagnol a été frappé surtout par les chants exécutés par le peuple entier des assistants. Son texte ici est à traduire :

« Rien, dit-il, de plus différent qu'une bénédiction du Très-Saint Sacrement ici et en Espagne. Le prêtre lit de courtes oraisons et cite continuellement les pages d'un livre que presque tous les fidèles ont en mains. Il a pour titre « *Laudate* » (recueil officiel de cantiques et de prières pour le diocèse de Bâle). L'office consiste en un continuel dialogue du prêtre et les fidèles, qui prennent part alternativement à la cérémonie par des oraisons lues en chœur et par de belles mélodies de la meilleure tradition séculaire .*Qui nous rendra le service colossal de faire revivre ainsi le meilleur de notre passé et de balayer de l'Eglise tant de livrets de piété sans théologie et sans style ? Qui enseignera aux Espagnols à chanter en masse à l'église, ce qui est un moyen viril et actif de prier Dieu sans sentir le poids du vide et de l'ennui ?* » [5]

Ce passage est intéressant, pour montrer que même une Eglise très fière de ses saints et de ses institutions catholiques, comme l'Eglise d'Espagne, peut trouver à l'étranger, et jusque dans la Diaspora qu'elle ne connaît pas, des exemples à méditer et à suivre.

Dans le même ordre d'idées, traduisons encore le passage suivant concernant « la routine » en religion :

« En Espagne, dit-il, nous connaissons ce reproche... que certains étrangers nous font de pratiquer un catholicisme routinier, c'est-à-dire, à les entendre, un catholicisme nul. J'ai toujours soutenu que nous sommes victimes d'une lamentable injustice. La vie est routinière et cependant elle est toujours la vie. La majeure partie des fonctions vitales est inconsciente. La culture traditionnelle, que nous appelons la civilisation chrétienne, est routinière dans ses plus belles manifestations. L'homme le mieux élevé l'est le plus machinalement. Le catholicisme traditionnel est arrivé en réalité, dans les vieux pays chrétiens, à une fusion complète avec les coutumes, le climat moral, la famille, le vêtement, la nourriture, l'air lui-même. Et cela n'est pas un mal mais une chose excellente et profonde. »

Mais l'auteur reconnaît qu'il y a un danger grave à cette situation, lorsque l'Espagnol change d'air, c'est-à-dire de pays. A l'étranger, s'il n'est plus soutenu par sa tradition, son ambiance, sa « routine », il est exposé à perdre rapidement sa foi religieuse, tout comme le montagnard suisse qui descend en ville. Une religion qui ne serait que « routinière » est donc loin d'être l'idéal. Qu'en auraient dit saint Jean de la Croix, sainte Thérèse d'Avila ?

Constatons que ces échanges d'impressions, d'un pays à l'autre, entre catholiques, ne sont pas inutiles et qu'ils peuvent susciter de fécondes réflexions, pourvu qu'un effort sincère de compréhension soit fait de part et d'autre. Nous inviterions volontiers M. Iribarren à venir faire la « découverte du catholicisme français », dont l'existence, paraît-il, est parfois mise en doute en Espagne !

VI

De la Suisse, passons à l'Allemagne et plus précisément à l'Allemagne de l'est, celle qui est sous le joug de l'U.R.S.S. Sous le titre *L'U.R.S.S. en Allemagne*, c'est un grand spécialiste des choses allemandes, M. Robert d'Harcourt, qui nous en parle dans la *Revue de Paris* de septembre 1950.

Il se trouvait à Berlin, dans les jours où s'ouvrit la guerre de Corée, et il a pu voir quel brûlant intérêt tout le monde portait, là-bas, à ce grave événement. Justement, du 25 au 30 juin, se tenait, dans Berlin-ouest, un Congrès international d'écrivains, « pour affirmer les droits de la pensée libre en face de la dictature totalitaire. » L'un des congressistes, Irving Brown, exprima la pensée de tous en disant :

« La guerre coréenne, c'est l'écriture sur le mur ; elle donne son vrai sens au mot « paix » dans le vocabulaire communiste. »

L'un des buts du Congrès fut de mettre en lumière les continuelles équivoques des mots dans la dialectique communiste. La tactique consiste à prendre des mots émotionnels : *liberté*, *paix*, *unité*, à s'en emparer, à les jeter dans les masses, avec un parfait mépris de leur capacité d'intelligence et la certitude de leur jeter de la poudre aux yeux, alors que l'on fait tout le contraire de ce que l'on vante ou de ce que l'on promet !

« L'Histoire, proclamait le texte du manifeste de clôture du Congrès, l'Histoire nous a assez appris avec quelle facilité on peut préparer la guerre, sous le couvert de certains slogans, y compris le slogan de la paix. Les campagnes pour la paix que n'accompagnent pas d'authentiques dispositions de paix sont du papier sans couverture. Le monde ne guérira que le jour où il sera débarrassé de la fausse monnaie de la paix. »

Les écrivains du camp oriental avaient été formellement invités au Congrès. Les réponses furent décevantes :

« Je ne prendrai point part à vos discussions, écrivit Johannès R. Becher, principal représentant de l'Intelligence en Allemagne orientale, pour deux raisons : d'abord, parce que je ne discute pas avec des espions, ensuite parce que je ne trouverai pas chez vous les conditions de liberté de parole, qui ne sauraient être assurées que dans le secteur-Est de Berlin. »

Evidemment : tout le monde sait que la Russie et tous les pays qu'elle occupe sont le dernier asile de la liberté de parole dans le monde ! Tout le monde sait qu'ailleurs, il n'y a que des envieux du bonheur soviétique, des jaloux, des « espions » !

Un des professeurs de Bonaparte, dans sa jeunesse, avait caractérisé son style, en disant que c'était « du granit chauffé au volcan ». Nous allons citer in-extenso, un passage dont le style pourrait être défini « de l'ordure cuite dans la bile. » C'est un manifeste de la *Tægliche Rundschau*, contre le Congrès de Berlin-ouest :

« Attention, braves gens ! disait ce journal, sous licence soviétique. N'allez pas à ce congrès qui sent le cadavre. Les esprits de Wall Street sont ici déchaînés. Je les vois assis autour du tapis vert. J'aperçois aussi d'autres spectres : celui de Napoléon, celui de Hitler qui reniflent d'une narine gourmande les perspectives d'une nouvelle Croisade contre l'Est... Quelle haine, chez ces misérables, contre le mot Paix ! La haine de l'Inquisition contre Copernic. Ils ne méditent pas seulement un autodafé de toutes les bibliothèques dans lesquelles est incluse la sagesse du monde. C'est au monde entier qu'ils veulent mettre le feu. Le rêve de leurs nuits, c'est un Maïdaneck à l'échelle mondiale (?), un Auschwitz cosmique ! Braves gens, et surtout, vous,

[5] C'est moi qui souligne.

jeunes hommes ! détournez-vous de ce sépulcre fétide veillé par les descendants de Loyola... Oui, Messieurs les Défenseurs de la Liberté et de la Culture, vous avez tout calculé, tout bien préparé... Cessez donc une bonne fois de mentir. On la connaît, votre « culture », on la connaît votre « humanité ». Vous êtes des fossoyeurs. Votre Congrès de la culture, c'est un Congrès de corbeaux assemblés autour du tapis vert occidental, pour la préparation idéologique de la grande guerre des impérialistes anglo-américains. »

Comme dit M. d'Harcourt, « nous laissons à notre styliste, emporté par le lyrisme, la responsabilité littéraire de ses images. Ces « corbeaux » assemblés autour du tapis vert, sont quelque peu apocalyptiques ! »

Sans retard, les Allemands de l'Est ont réuni un Congrès des intellectuels de l'Est. Le président Grotewohl en fit l'ouverture et lui donna comme mission ceci : « enfoncer une plume bien pointue dans le cerveau assoupi de l'humanité, en l'inondant de lumière ». Au-delà du rideau, le ridicule ne tue pas ! Et comme il fallait s'y attendre, le Congrès se conclut sur une résolution prise, comme toujours, à l'*unanimité* — c'est obligatoire en pays concentrationnaire — d'une « étroite collaboration avec l'Union soviétique, pionnière de la littérature universelle. »

Il avait été précisé, au cours du Congrès, que ce n'était ni la grammaire ni la syntaxe qui importent le plus dans le style, mais la pensée — marxiste bien entendu. Et cela, parce que « le byzantinisme » de la forme est désormais dépassé. Ceci permettait au Congrès de saluer en Staline, « le génial auteur de la langue de la paix, aujourd'hui parlée par huit cents millions d'hommes ! »

Une liste bien intéressante, est celle dressée dans ce Congrès de l'Est, contre les littérateurs et les artistes que tout homme éclairé par le marxisme à l'état pur doit flétrir et proscrire.

En musique, Toscanini est accusé d'avoir perdu « ses racines nationales » et de présenter le type de l'artiste « pourri par l'esprit de l'ouest » ; Stravinski est déclaré « un irréconciliable ennemi des démocraties populaires », ce qui est le crime des crimes ; Padereweski est « un chauvin polonais réactionnaire, ennemi de l'Union soviétique », ce n'est donc plus un artiste authentique !

Les littérateurs ne sont pas davantage ménagés : André Gide est un « ennemi », Stefan George un « songe-creux décadent, apôtre du mythe de l'infaillibilité germanique », Rilke, « un lyrique stérile, devenu étranger à son peuple », Jean-Paul Sartre « un représentant authentique de la mentalité de naufrage du monde capitaliste ». En sens inverse, Jean-Sébastien Bach est classé « adversaire de l'impérialisme américain ». Il n'est plus un « musicien d'église », mais un génie laïque, il est l'homme de toutes « les forces que l'on opprime », qu'elles soient celles de la « pensée libre » ou celles des « masses paysannes et prolétaires ».

Jusqu'à quel point ces élucubrations invraisemblables trouvent-elles un écho dans les esprits et surtout dans la jeunesse allemande ? M. d'Harcourt estime que cette malheureuse jeunesse, déjà entraînée par l'hitlérisme au style de la propagande, à l'esprit de « masse », à la docilité collective, est sensible, plus que nous ne pouvons le croire, à cette propagande. Une fois toute vie « intérieure » expulsée par la ruine de l'esprit religieux, l'esprit humain est déshumanisé, il flotte à « tout vent de doctrine » (Eph., IV, 14). La propagande russe applique en grand les méthodes de la propagande nazie, elle est conçue comme une obsession auditive et visuelle continue, elle serine toujours la même chose et par toutes les voies assiège l'intelligence : par l'affiche, la banderole barrant la rue, l'écran du cinéma, la radio, le haut-parleur. Hitler, qui s'y connaissait, disait qu'une propagande pour être bonne doit être « une avalanche ». La propagande communiste répètera donc sans se lasser, mais en lassant beaucoup les autres, ses déclamations contre les pays « marshallisés », contre les « impérialistes », les « fauteurs de guerre », contre la « colonisation yankee », contre les esclaves du dollar, l'appel au ventre, contre les « repus », contre toute cette « décadence ». Et elle opposera à tout cela le mépris, une espèce de rudesse sauvage, qu'elle regarde comme « la pureté de l'être intact ».

Parlant d'une femme de l'est, un grand journal de Berlin oriental écrit :

> « Elle n'avait pas de belles robes, point de colifichets, mais qu'elle était belle, qu'elle était donc belle à côté des poupées décadentes et parfumées de l'Ouest, cette fille allemande de notre peuple de l'Est, l'œil clair, les joues brûlantes, le visage trempé de sueur dans la majesté de son effort ! »

Et sur toute la ligne, il est de rigueur, sous les Soviets, de trouver une supériorité à l'Est sur l'Ouest. Voici un exemple frappant de cette manie :

> « Le savon de l'Allemagne soviétique est compact et mal odorant. Mais de cette disgrâce le propagandiste de l'Est tire un effet de propagande : ce savon grossier est le savon du peuple, le savon de l'effort et le journaliste se tourne du côté des Allemands corrompus par le dollar : « Nous vous laissons vos savonnettes parfumées, nous aimons mieux notre savon à nous ! »

Cela rappelle la fierté de ce gosse dont un camarade admirait la belle ceinture : « Moi, j'ai une hernie, t'en as pas, toi ! »

En face donc du « luxe énervé de l'Est », la propagande se glorifie d'un style de dureté : il y a un « ascétisme de l'Est ». Au surplus, cela n'empêche pas, en d'autres circonstances, surtout en Russie, la même propagande de se vanter d'apporter à ses populations un standard de vie bien supérieur à celui des ouvriers asservis au capitalisme ! Mais cela ne peut pas se dire en Allemagne, parce que la comparaison est trop facile entre l'Est et l'Ouest, et le rideau de fer ne peut arriver à dissimuler l'infériorité du confort oriental en face du confort occidental. Alors, on fait comme le renard de la fable, les raisins sont trop verts et bons pour des goujats !

> « Tout dernièrement, un des grands journaux de Berlin-Est, pour donner à entendre que le Congrès des écrivains du Berlin occidental s'était tenu sous le signe de la vénalité, présentait à son lecteur un gros Américain hilare, le cigare aux lèvres, faisant, au bout de ses doigts bagués d'or, danser comme des pantins les participants de ce congrès. En dessous, comme légende, C. I. C. — Service des renseignements. Facile propagande, mais qui s'implante dans la rétine ! »

Tout un vocabulaire a été établi au service du système. L'écrivain au service du marxisme n'a

pas à se creuser la cervelle. Les mots « décomposition, décadence, pourriture, esclavage du dollar, etc. » lui viennent au bout de la plume, sans être cherchés, pour caractériser tout ce qui n'est pas communiste ! Et les mots « progressiste, démocratique, populaire, etc. » sont obligatoires, dès qu'il est question du régime communiste. Il suffit du reste, de copier Hitler, en changeant, ici et là, les mots ou les couleurs. Voici un chant de marche pour la jeunesse communiste, qui aurait pu servir pour la jeunesse hitlérienne, sauf la couleur du drapeau :

Flottez, drapeaux rouges, flottez : le Monde est vaste,
Le monde a de la place pour tous ceux qui l'aiment.
Quand nos rues ont-elles été jamais été si larges ?
Et quand le mois de mai a-t-il été plus clair ?
Quand la ville a-t-elle vibré comme aujourd'hui,
Soulevée par le rythme des masses qui défilent ?

Mais les Soviets ont poussé beaucoup plus loin que les nazis la religion du rendement. On a su donner un pendant au célèbre Shakhanov slave, en la personne d'un ouvrier allemand, Hennecke. Tous les jours, dans les journaux de l'Est sont portés à la connaissance et proposés à l'admiration des prolétaires — car il y en a toujours, dans ce paradis du prolétariat — les noms des ouvriers et des ouvrières qui ont dépassé la moyenne de la productivité ! Ce que l'on glorifie, c'est « une tension de l'effort humain dépassant les limites normales de la résistance physique et atteignant proprement l'inhumain ».

Il faut bien croire toutefois que cette propagande n'est pas absolument sûre d'elle-même, car elle se double d'un système policier qui est poussé au-delà de tout ce qui est concevable. La délation est érigée en système. Les cours des professeurs d'Université sont spécialement surveillés par des étudiants vendus à la police. La patience orientale excelle à monter de loin une inculpation, à l'aide de petits matériaux : conversations épiées, bouts de lettres décachetées, communications téléphoniques captées. Un immense fichier se constitue lentement.

« La peur et sa sœur la méfiance. L'Allemagne orientale est sous le signe de la méfiance. Méfiance de l'occupant, méfiance de l'occupé, s'alimentant mutuellement. Le simple passage de la ligne de démarcation rend physiquement sensible à l'observateur le moins attentif la densité nouvelle de l'atmosphère. Les Allemands avaient, sous Hitler, une amusante expression pour le regard circulaire inspectant, avant que s'engage une conversation, toutes les voies d'accès du danger (fenêtres, portes). Ce regard de la prudence, ils l'appelaient « le regard allemand » : *der deutsche Blick*. Il est resté le regard de l'Est. »

Avec nos habitudes de liberté occidentale, notre goût de la critique, de la plaisanterie, de la « blague » envers les gouvernants, nous avons peine à nous figurer le poids de la dalle qui pèse sur l'habitant d'au-delà du rideau de fer. C'est pourtant ainsi. L'anti-soviétisme, en Allemagne orientale, est une candidature à la « disparition » sans traces.

« Transposons les choses à Paris, dit M. d'Harcourt, il nous faut un effort pour concevoir qu'un rédacteur du *Figaro* soit certain d'être arrêté et de disparaître, en prenant le métro à « Georges V » et en le quittant à « Gobelins ».

On voit à quel point il est raisonnable et urgent de dresser un barrage pour empêcher qu'une servitude aussi abominable soit étendue au reste de l'Occident.

VII

Ne quittons pas l'Allemagne, sans signaler très brièvement une information donné par la revue espagnole *Ecclesia* du 19 août.

Il s'agit d'une cause de béatification, qui vient de s'ouvrir au diocèse de Ratisbonne, en faveur d'un enfant de quatorze ans. L'évêque de Ratisbonne est un savant et un érudit de premier ordre, connu par la publication de Dictionnaires ecclésiastiques très utiles, Mgr Michael Buchberger. C'est sous sa présidence que le procès informatif a été récemment ouvert. Le jeune homme dont il s'agit se nomme Bernard Lehner. Né en 1930 et mort en 1944, il a donc connu le régime nazi dans toute son horreur. Or, il a vécu, en cette période de paganisation déplorable, une vie chrétienne exemplaire et qui semble avoir atteint et dépassé les limites où commence l'héroïsme. Il y aura, de même, espérons-le, sous le joug abominable du marxisme des héros chrétiens, dignes des honneurs des autels.

Comme Maria Goretti représente la pureté chrétienne en face de la corruption de notre temps, de même Bernard Lehner représentera sans doute, la vaillance du jeune chrétien en face du totalitarisme païen. On lui attribue des guérisons miraculeuses, qui semblent indiquer la volonté de Dieu, pour la glorification de cet enfant admirable.

Souhaitons que cette cause aboutisse promptement.

VIII

Nous vivons une époque troublée par des cauchemars de guerre et de craintes. La guerre de Corée tient les esprits en suspens et, comme nous l'avons vu, en parlant tout à l'heure de Berlin et de l'Allemagne, il semble que l'on voie sur le mur, les signes que le prophète Daniel expliquait à Balthasar. C'est ainsi que Pierre Bernus, voulant parler des conséquences prévisibles de la guerre de Corée intitule son article, dans la *Revue des deux mondes* du 15 septembre : *La défense de l'Occident. L'Heure du Destin.*

Il y a, dit-il, deux interprétations possibles de cette guerre. D'une part, on peut penser que par les efforts qu'elle impose aux U.S.A. elle jette le désarroi dans leur économie et fait le jeu de l'U.R.S.S., qui prétendent faire sauter le capitalisme, par écroulement interne, sans avoir à intervenir directement. Politique de ruse et de calcul, qui n'est autre que celle que Staline avait voulue, en 1939, lorsqu'il faisait un pacte avec Hitler, de façon à faire battre les autres, tout en restant lui-même hors du conflit et l'arme au pied. L'événement, il est vrai, prouva que ce jeu était difficile et dangereux.

Qu'en sera-t-il, cette fois ?

Mais il y a, des événements de Corée, une autre interprétation, « du fait qu'ils ont appris aux dirigeants occidentaux les prodigieuses erreurs qu'ils ont commises depuis la guerre et qu'ils vont les obliger à les réparer du mieux qu'ils pourront »,

car, sous ce rapport, on peut dire qu'ils ont été salutaires.

Laissons donc le passé. Il est révolu. M. Eden a pu dire, dans un article récent « que l'U.R.S.S. a commis une faute en déclenchant l'offensive nord-coréenne, parce qu'elle a ainsi réveillé les Américains endormis et les a rendus conscients de l'erreur fondamentale de la politique qu'ils ont pratiquée envers elle et surtout leur a fait comprendre la nécessité de réviser un système militaire fondé sur des idées fausses ou, plus exactement, sur de pures illusions. » M. Eden n'aura raison, à son tour, que si le redressement dont il parle s'opère véritablement, ce qui n'est pas encore certain, car il ne s'agit pas seulement de mesures militaires, mais de mesures politiques pour éliminer le péril communiste installé au cœur même des nations d'occident.

Il est certain cependant que le péril est reconnu, dénoncé, que Staline a pris la place de Hitler, que la situation est à peu près celle de 1938, avant Munich, ou même de 1939, juste avant le déclenchement de la seconde Guerre.

Quelques points sont acquis. En premier lieu : il faut défendre la liberté, en Europe, l'Asie ne sera qu'un front secondaire pour la défense de la civilisation. En second lieu : l'Europe ne sera pas défendue efficacement sans son propre concours. L'avenir d'une guerre, de nos jours, est fonction du « potentiel économique » ; or, le potentiel économique de l'Europe occidentale est énorme. Il est bien plus grand que celui de l'Asie tout entière. Si ce potentiel tombait aux mains des Soviets, la supériorité des U. S. A. cesserait d'exister. Pour mettre donc la main sur l'Europe occidentale, les Soviets ont, semble-t-il, formé le dessein d'occuper les Américains en Asie, en Corée, en Indo-Chine, à Formose, partout où il se pourra. Tant pis pour les coups qui tomberont sur les puissances asiatiques assez aveugles pour faire le jeu de Staline. L'essentiel est que les Américains détournent les yeux de l'Europe occidentale, juste le temps nécessaire pour qu'elle devienne la proie de l'armée rouge. Ainsi Napoléon, en 1805, demandait à sa flotte de se sacrifier, de périr tout entière, s'il le fallait, pourvu qu'il eût 24 heures pour franchir la Manche et envahir l'Angleterre. Les Nord-Coréens aujourd'hui, les Chinois demain peut-être, se sacrifieront pour que Staline ait les mains libres en Occident.

Heureusement, ce plan machiavélique a été détecté. Les Américains ont promis d'augmenter leurs effectifs en Europe. Ils ont demandé à toutes les puissances du pacte Atlantique de se mettre en état de défense ; ils ont offert leur concours en argent et en matériel, pour cela. Malheureusement, on a eu parfois l'impression que, dans cette poussière de peuples, qui constitue l'Europe occidentale, chacun comptait sur le voisin et répugnait à l'effort, dans la défense commune.

Pierre Bernus n'hésite pas à dire notamment :

« On ne se trompe certainement pas en disant que les Anglais ne paraissent pas du tout jusqu'ici avoir appris qu'ils ne sauraient plus avoir la prétention, comme dans les précédentes guerres, de ménager leurs hommes au début d'un conflit où se déciderait immédiatement le sort du continent. »

Il ne suffit pas de dire : la frontière de l'Amérique et de l'Angleterre est sur l'Elbe ; il faut agir en conséquence. Il ne suffit même pas de dire, comme cela a été fait, tout récemment, que toute attaque contre l'Allemagne occidentale sera considérée comme une attaque contre les « trois Grands », il faut supputer les forces en présence, opposer le nombre au nombre, l'organisation à l'organisation, l'unité de commandement à l'unité de commandement.

Combien de temps reste-til à l'Europe pour monter son système défensif ? Nous l'ignorons naturellement. Il faut tenir compte évidemment du fait que la Russie soviétique est loin d'avoir digéré — boa monstrueux — tous les pays qu'elle a engloutis : la Pologne, la Tchéco-Slovaquie, la Hongrie, la Roumanie, la Bulgarie. Ce sont là de vieux pays, où le patriotisme demeure intense, où le communisme peut bien établir son joug et le maintenir à force « d'épurations » et de surveillance policière, mais où, en cas de guerre, on verrait, selon toute vraisemblance, surgir des maquis de toutes parts, contre la puissance tyrannique des Soviets...

Quoi qu'il en soit, on estime que nous avons un peu de temps devant nous.

« Si l'on admet l'hypothèse optimiste, écrit P. Bernus, hypothèse d'ailleurs plausible, que les Occidentaux disposent d'un répit de deux ou trois ans, jusqu'à ce que le danger devienne tout à fait pressant, il serait criminel de ne pas le mettre entièrement à profit... Tout retard aggrave le danger dont on a si longtemps détourné les yeux et qui maintenant apparaît en pleine lumière. »

Une première évidence s'impose : dans les pays de démocratie, où l'opinion a une importance souveraine, il faut que cette opinion soit alertée, que tout le monde sache qu'il faut choisir entre le courage et l'esclavage, et entre la civilisation et la barbarie. Le danger stalinien est beaucoup plus grave que ne fut le danger hitlérien. L'ennemi n'est pas seulement au dehors, il est dans la place. Les querelles de partis ne sont que puérilités, en face du péril qui nous menace tous. Jamais l'union n'a été plus nécessaire.

« Sans franc jeu absolu de tous, dit Pierre Bernus, et sans une volonté unanime d'union immédiate, dégagée de toute restriction mentale, il ne saurait y avoir d'organisation solide des forces libres en face du communisme armé et de plus en plus menaçant. Chacun doit se convaincre que la rapidité est une condition du succès. »

Et ce qui prouve à quel point certains aveuglements persistent, c'est, toujours selon Pierre Bernus, la politique qui continue à se faire à l'égard de l'Espagne.

« N'est-il pas insensé, remarquons-le en passant, écrit-il, que l'on s'oppose toujours — de certains côtés — à l'incorporation de l'Espagne dans l'union de résistance, qu'on tarde à embrigader la Turquie et la Grèce et que tout le monde ne voie pas qu'il sera nécessaire d'utiliser — avec les précautions voulues — le potentiel militaire de l'Allemagne occidentale ? »

Notre auteur dénonce également cette arrière-pensée qui se manifeste dans la préparation d'un plan d'évacuation gouvernementale et militaire, en Afrique du nord. C'est faire bon marché de ceux qui resteront !

« La préparation d'un tel plan, écrit-il, ne serait pas seulement inutile, elle serait funeste. Elle prouverait qu'on n'a pas l'intention de concentrer l'action sur l'unique effort salutaire, qu'il faut porter sur la mise en défense, prompte et effective, de l'Europe occidentale, où la lutte devrait être, le cas échéant, menée à fond, sans arrière-pensée d'une fuite qui livrerait au communisme les pays abandonnés, sans procurer le moindre espoir d'un redressement ultérieur. »

Admettons en effet que l'Amérique ait le dernier mot, ce ne serait qu'à force de bombardements et de destructions, dont nous serions les victimes, comme cela est arrivé, plus d'une fois, lors de la dernière guerre !

En terminant, et après un grand éloge de la clairvoyance et du courage de Winston Churchill, en raison de son discours de Strasbourg, sur l'urgence du réarmement européen, Pierre Bernus se défend d'être pessimiste.

« Je ne voudrais pas que mes lecteurs pussent croire que je doute le moins du monde de la possibilité de conjurer la menace soviétique, qui est une des plus graves que les hommes aient jamais subie. Je suis au contraire persuadé qu'avec de l'intelligence, de la volonté et du courage le monde libre a le moyen d'assurer son salut... »

Il reste que le temps presse, que les gouvernements ont le devoir de comprendre que nous sommes au siècle de la vitesse, et que ce serait une faiblesse d'esprit impardonnable de n'avoir rien compris à ce qu'un écrivain a appelé « l'accélération de l'histoire ».

« Qu'on se dise, conclut notre auteur, que la dernière minute pour tourner le Destin en notre faveur a sonné. »

IX

Au cours de son article, Pierre Bernus parle avec étonnement et réprobation du « *neutralisme* ».

Après avoir loué le gouvernement français d'avoir nettement proclamé que le pays serait défendu contre toute agression, il ajoute :

« Une affirmation de ce genre était d'autant plus nécessaire qu'une forte et inquiétante campagne neutraliste avait été menée, ces derniers temps, chez nous et qu'elle avait été soutenue, d'une façon assez surprenante, par certains journaux importants. »

La thèse neutraliste consiste en ceci : une rivalité formidable existe entre deux empires colossaux, la Russie et l'Amérique ; cette querelle ne nous concerne pas ; l'Europe a assez souffert. Qu'elle reste neutre entre les deux concurrents, et sa neutralité même sera une garantie de la paix.

Cette thèse avait été soutenue par Jacques Nantet, dans la *Vie intellectuelle* de juillet 1950. Mais dans la même revue, au secteur intitulé *Signes du temps*, Alfred Fritsch défend la thèse opposée.

« La neutralité européenne, dit-il avant tout, n'est concevable que comme un instrument de défense de la paix. Ceux qui voient dans la neutralité une vague possibilité d'échapper aux conséquences d'un conflit entre les Etats-Unis et l'Union soviétique se font des illusions, tout en défendant une thèse politique moralement indéfendable. »

Et élevant le ton, le même auteur (numéro d'août-septembre), ajoute :

« La neutralité de la lâcheté ou de l'immobilisme ne présente aucun intérêt. »

Quels sont les arguments d'Alfred Fritsch ?

En premier lieu, c'est une erreur de croire que le conflit se trouve uniquement entre deux colosses. Bon gré mal gré, l'Europe est au moins idéologiquement engagée dans une lutte décisive contre la philosophie matérialiste et contre le léninisme-stalinisme qui, pour tout le monde oriental et pour tous ceux qui s'y rattachent, trouve son expression pratique dans l'Union soviétique.

Le communisme ne se sépare pas de la Russie. N'importe quel communiste de chez nous critique tout ce qui se passe en France, mais approuve sans réserve tout ce que font les Soviets. Ainsi la France vient de décréter le service de dix-huit mois. Aussitôt, le parti communiste français — ou plutôt : en France — part en campagne contre « les dix-huit mois » et les murs se couvrent d'affiches violentes contre « les dix-huit mois » On demande à un communiste pourquoi ce déchaînement, alors que la Russie a le service de deux ans et même de 5 ans dans les armes spécialisées. Immédiatement, il se sent touché à la prunelle de l'œil, et prend la défense de la Russie. Il a sa réponse toute prête : « La Russie compte 200 millions d'habitants. Or, elle n'a que deux millions d'hommes sous les armes, ce qui fait un pour cent. La France, avec les dix-huit mois, aura plus de un pour cent, donc la France est militariste et la Russie ne l'est pas !... »

Mais revenons à l'article d'Alfred Fritsch. Le neutralisme est impossible 1° parce que l'Europe est engagée dans le conflit entre le communisme et la civilisation chrétienne.

2° Il est impossible parce que la neutralité doit être assez forte pour se faire respecter des deux assaillants éventuels. Or, si, à la rigueur nous pourrions nous défendre contre une invasion américaine, il nous est absolument impossible de le faire contre une invasion plus probable, plus menaçante, plus décisive, celle de la Russie. Nous ne pourrions le faire, en tout cas, sans l'aide économique et militaire de la puissance américaine, et dès lors notre neutralité aurait disparu.

3° Les Soviets n'admettent qu'une sorte de neutralité : *la collaboration*. C'est fermer les yeux à l'évidence que de l'oublier :

« La tolérance, écrit M. Fritsch, n'existe pas derrière le rideau de fer, où l'on défend une vérité absolue. Celui qui n'est pas pour, est inévitablement contre. Une doctrine intégrale ne reconnaît à aucun individu le droit à la neutralité. Dernièrement, les autorités soviétiques ont clairement précisé cette opinion dans diverses déclarations officieuses. »

Ajoutons que le cas de la Yougo-Slavie confirme cela de façon frappante. Tito joue un jeu étrange. Il prend, à Lake-Success, très souvent le parti de la neutralité ou même celui de la Russie. Il ne veut être ni du côté américain, ni du côté du Kominform. Mais il sait qu'il lui faut une armée bien entraînée et résolue pour se défendre contre ses voisins, et il n'espère pas s'en tirer sans le concours des Occidentaux et de l'Amérique. En conséquence, il est traité en ennemi par le Kominform et presque en ennemi numéro un ! Les Soviets n'admettent pas le neutralisme.

4° Depuis l'affaire de Corée, le neutralisme est devenu encore plus impossible.

« Plus que le pacte atlantique, écrit Alfred Fritsch, le vote au Conseil de sécurité constitue un engagement ferme de l'Europe occidentale contre les visées soviétiques et, par conséquent, un abandon de la neutralité. »

5° Admettons qu'un jour l'Europe adopte la position de neutralité, elle ne pourra le faire que lorsqu'elle sera assez forte pour empêcher la guerre, pour faire respecter la paix. Mais pour acquérir cette force d'arbitre souverain, il lui faut le concours américain. Il y a donc là un cercle vicieux.

« La propagation présente de l'idée de neutralité, avec tout l'antiaméricanisme qui s'y rattache risquerait donc de compromettre la seule chance de cette neutralité. »

6° Les neutralistes d'autre part se montrent en général sceptiques au sujet de l'unification de l'Europe, ce qui, chez eux, est une contradiction, car « une Europe ne réussissant pas rapidement à se libérer des chaînes traditionnelles de souverainetés nationales étouffantes est, en effet, condamnée d'avance. » Si au contraire l'Europe arrive à s'unifier, si, avec le concours de l'Amérique, elle restaure son économie, sa prospérité, sa force, alors elle cessera d'être à la remorque de l'une ou de l'autre des deux grandes puissances rivales. Alors seulement elle pourra arbitrer les conflits éventuels

Conclusion de Fritsch :

« Nous souhaitons que les neutralistes ne se perdent pas en jeux théoriques dans une Europe chancelante, mais qu'ils mettent leur force à la disposition de cette minorité progressiste qui espère, malgré tout, créer cette troisième force européenne, si souvent ridiculisée, mais seule capable, par sa puissance économique et par son dynamisme social, de tenir la balance entre les deux blocs à l'Est et à l'Ouest. »

X

Dans la *Civiltà cattolica* des 5 août et 2 septembre 1950, le P. G. Castellani, S. J., étudie « *Politique et Religion à la Conférence de Poissy* (1561) ». Il s'agit de ce que nous appelons le plus souvent le *Colloque de Poissy*. Les détails de cette rencontre fameuse entre calvinistes et catholiques, sont bien connus. Ce qui fait l'intérêt de l'exposé du R. P. c'est qu'il utilise les sources jésuites, les rapports du P. Broët, les documents concernant l'activité du P. Lainez. Par ailleurs, il cite surtout la belle étude de Roserot de Melin, sur ce sujet.

Rappelons sommairement, à sa suite, les péripéties de ce tournoi théologique, sans nous priver d'y ajouter nos documents personnels.

Le jeune roi François II était mort le 5 décembre 1560. Les Guise qui l'entouraient avaient dû faire place à de nouvelles influences. Catherine de Médicis, jusque-là tenue à l'écart, avait pris les rênes du gouvernement, au nom de son jeune fils, Charles IX, en le partageant en partie avec le roi Antoine de Navarre. Ce changement de règne parut aux calvinistes une occasion favorable pour relever la tête. Il se produisit immédiatement dans tout le royaume comme un remuement général. Selon le mot d'un historien du temps, Jean de Serres, le frère d'Olivier, « Les doigts frétillaient de part et d'autre ». Le P. Broët, écrivant, à ses supérieurs, donnait des exemples étranges de cette agitation.

« A Nemours, on tenta de contraindre un prêtre de donner la communion à une tête de mouton, en viatique. A Rouen, après la Noël de 1560, on donna une comédie où le Carême était représenté sous les traits d'une femme vagabonde, qui se plaignait d'être abandonnée de tous. Elle faisait mine de venir d'Allemagne, d'Ecosse, d'Angleterre et de diverses villes de France, et de partout elle avait été bannie. Elle cherchait refuge à Paris où elle avait reçu licence de rester encore cette année-là. Au faubourg de St-Marcel, à Paris, où les hérétiques tenaient jour et nuit des conventicules dans des cavernes ou en plein champ, une très belle image du Sauveur fut enlevée et jetée à la Seine. »

On signalait des troubles de ce genre en Provence, à Lyon, Marseille, Dieppe, Beauvais. Dans cette dernière ville, l'évêque, qui était le cardinal Odet de Châtillon, se préparait à passer avec éclat au calvinisme et à se marier publiquement, en costume de cardinal ! Catherine de Médicis laissait faire. Elle avait donné sa confiance à Michel de l'Hospital, partisan d'une politique qui devait s'imposer beaucoup plus tard, mais que nul ne comprenait alors : la tolérance de deux religions rivales dans le royaume, comme cela existait déjà en Allemagne, depuis la diète d'Augsbourg, de 1555.

C'est dans ces conjonctures que Pie IV annonça la réouverture du Concile de Trente. En France, loin de voir avec sympathie ce projet, le gouvernement fit répandre le bruit de la convocation d'un Concile national. Heureusement, les démarches de la diplomatie romaine réussirent à éviter ce dessein schismatique. Rome envoya en France, en qualité de légat, un grand seigneur, très fastueux, diplomate habile, le cardinal Hippolyte d'Este, qui partit de Rome, à la tête d'un cortège princier, le 2 juillet 1561, et traversa lentement l'Italie, par Sienne, Florence, Ferrare, Pavie, Turin, entra en France par le Mont-Cenis, et arriva enfin à St-Germain-en-Laye, où résidait la Cour, le 19 septembre.

Pendant que se déroule ce beau voyage, le cabinet de Paris ne perd pas de temps. Le roi convoque, le 12 juin pour le 20 juillet, le clergé de France, sous prétexte de conférer avec les évêques sur les délégués à envoyer à Trente. La Sorbonne est invitée aussi à diriger ses docteurs sur l'assemblée. Mais flairant un projet de Concile national, elle proteste, le 5 juillet, en demandant au roi de garder de toute souillure « la blancheur et la pureté des lis de France » et de ne pas permettre de prendre la parole « aux séducteurs et hérésiarques ».

A la date fixée, le clergé arrivait : 48 évêques sur 113 que comptait la France, et parmi eux, plusieurs des sept évêques suspects d'hérésie que l'on connaissait déjà : Odet de Châtillon, Jean de Montluc, le frère du fameux capitaine Blaise de Montluc, Jean de Saint-Gelais et Antoine Caraccioli. Du côté catholique, les chefs étaient les cardinaux de Lorraine, de Tournon, d'Armagnac et de Guise. Le 31 juillet, l'assemblée s'ouvrait à Poissy. Le chancelier de L'Hospital eut l'imprudence de l'appeler un « concile national », dans son discours d'ouverture. De Tournon releva immédiatement le fait, en déclarant 1° qu'il ne pouvait s'agir d'un concile national, alors qu'un concile s'ouvrait à Trente ; 2° qu'il n'y aurait donc qu'une assemblée du clergé de France ; 3° que toute discussion doctrinale en serait exclue ; 4° que tout ce qui y serait accompli

demeurerait soumis à la censure du pape et du Siège apostolique. Il fut décidé en outre que seuls les évêques ayant pris part à une communion générale à Poissy, au couvent des Dominicains, seraient admis aux délibérations. Cette communion eut lieu le 3 août. On y remarqua trois absences : Odet de Châtillon, Jean de Montluc, évêque de Valence, et Jean de St-Gelais, évêque d'Uzès, qui allèrent communier, sous les deux espèces, à la mode calviniste, à la paroisse de Poissy.

L'assemblée s'occupait de canons disciplinaires, quand on apprit soudain qu'elle allait être transformée en Colloque — nom que l'on donnait aux réunions contradictoires entre théologiens catholiques et hérétiques. Par lettres patentes du 25 juillet, sous la signature du roi de Navarre, « tous les sujets du roi » avaient été autorisés à venir faire des remontrances à l'assemblée du clergé. Ils étaient accourus de divers côtés. Les plus notables étaient Augustin Marlorat, moine apostat augustin, devenu pasteur calviniste de Paris, Jean Malo, prêtre défroqué du clergé de Paris, et le plus illustre de tous, Théodore de Bèze, disciple de prédilection de Calvin, à Genève et son futur successeur.

Notre auteur n'est pas tendre pour lui et le caractérise en ces lignes :

« Marié après avoir vendu son priorat de Longjumeau, c'était un rhéteur abondant, fameux par ses vices et scélératesses, mort en 1605. »

Théodore de Bèze fut reçu à Poissy, chez Coligny, amiral de France, frère du cardinal apostat Odet de Châtillon. Il y était entouré d'une vénération extraordinaire. Les registres du Conseil, à Genève, signalent en septembre 1561, une lettre de Bèze, racontant ce qui se passe à Poissy. Il y est dit que Coligny avait un perroquet dressé à crier :

Vie ! Vie !
La messe est abolie !
N'oserait-on parler de Dieu
En ce lieu !

Le 17 août, les calvinistes firent au gouvernement une demande officielle pour être entendus à l'assemblée du clergé. Le 26 août, ils recevaient une réponse affirmative. En dépit d'une nouvelle protestation de la Sorbonne, la première rencontre eut lieu, le 9 septembre, dans le vaste réfectoire des dominicaines de Poissy. Le roi présidait. Il n'avait que onze ans. Auprès de lui on voyait sa mère, son plus jeune frère, Henri, le futur Henri III, alors duc d'Anjou, le roi et la reine de Navarre et tout le Conseil. Notons à ce propos qu'une vive agitation se manifestait jusqu'au sein de la famille royale. Marguerite de Valois, qui avait 9 ans — la future reine Margot — raconte dans ses *Mémoires* que le duc d'Anjou, son frère, âgé de 10 ans, lui avait enlevé son Livre d'Heures, l'avait jeté au feu, et lui avait donné à la place le Psautier huguenot. Mais Marguerite, qui se glorifie de n'avoir pas perdu la foi au Colloque de Poissy, était allée se plaindre au cardinal de Tournon, qui lui avait fait cadeau d'un autre Livre d'Heures et avait dénoncé à sa mère le petit duc délinquant. Catherine de Médicis tança fort le petit Henri et l'obligea à revenir au catholicisme ! Petit fait, si l'on veut, mais qui indique le péril que courait la foi, en France, lors de ce fameux Colloque.

Le jeune Roi, donc, ouvrit la discussion par un bref discours, puis donna l'ordre d'introduire les prédicants calvinistes. Ils étaient 12 ministres et 22 délégués de diverses provinces. Ils entrèrent, se mirent à genoux devant le petit roi et demandèrent audience. Quand ils l'eurent obtenue, Théodore de Bèze prit la parole. Il exposa avec grande distinction et élégance, avec prudence aussi, le système doctrinal de la nouvelle religion. Mais prenant peu à peu davantage d'audace, il en vint au sacrement de l'eucharistie, et il osa dire « que le corps du Christ est aussi loin de l'hostie consacrée que le ciel du centre de la terre ». Ces paroles suscitèrent soudain, dans l'assemblée, une telle réprobation, et de telles rumeurs, que Bèze en fut déconcerté et dut s'arrêter en attendant que le calme fût rétabli. Le cardinal de Tournon se tourna vers la reine et lui dit, avec indignation : « Ah ! Madame, comment permettez-vous qu'on parle de la sorte devant votre fils et devant vous ? » On vit alors Catherine faire un mouvement, comme pour s'en aller. Mais finalement, elle ne bougea pas. Si de Tournon, raconte le Journal anonyme, « avait été suivi de deux ou trois autres, ce Colloque aurait été rompu ». Par l'inertie voulue de Catherine, Bèze put reprendre péniblement sa harangue. De Tournon en demanda copie pour que les évêques pussent la réfuter. Et c'est ainsi que, dans une confusion extrême, la première réunion fut close.

Le lendemain, 10 septembre, les évêques chargèrent le cardinal de Lorraine de riposter au discours de Bèze, en traitant surtout 1° de l'autorité de l'Eglise ; 2° de la présence réelle eucharistique.

La seconde séance du Colloque eut lieu le 16 septembre. Charles de Lorraine, comme il était convenu, réfuta les allégations hérétiques de Bèze. Parmi les ministres protestants, on remarquait, cette fois, un apostat italien, arrivé deux jours auparavant, Pierre Vermigli, surnommé Pierre Martyr. Il avait un sauf-conduit du roi et, paraît-il, il recevait du roi un traitement journalier de 12 écus, soit environ 12.000 francs de notre monnaie.

Charles de Lorraine avait de la théologie, de l'éloquence, une grande maîtrise de lui-même, un vrai génie politique. Il traita magistralement les deux points qu'il s'était fixés et releva les contradictions de la doctrine calviniste. Il s'était exprimé avec dignité, courtoisie et modération. Bèze en fut ébranlé et demanda du temps pour répondre. De Tournon s'adressant au roi et à la reine proposa que nul ne fût admis à prendre la parole avant d'avoir souscrit aux deux articles exposés par le cardinal de Lorraine. Aussi, quand les calvinistes demandèrent à reprendre la discussion, s'y opposa-t-il vigoureusement. Mais Catherine, passant outre, décida qu'il n'y aurait plus de séances publiques, comme les deux précédentes, mais que les discussions pourraient se poursuivre, entre théologiens, en l'absence du roi. La première de ces nouvelles conférences eut lieu le 24 sptembre. Bèze se perdit en distinctions et subtilités. Il fut réfuté par Claude d'Espense, professeur en Sorbonne, puis par le cardinal de Lorraine, qui confondit ses adversaires en présentant une formule de la présence réelle souscrite par cent ministres luthériens !

Le 27 septembre, nouvelle réunion. Bèze avait écrit son discours, et le lut. Le raisonnement serré

du cardinal de Lorraine le mit dans le plus grand embarras. Pierre Martyr vint à son aide, par un discours en italien. Cette langue était comprise de tout le monde à la Cour de Catherine. Mais après Martyr, et une réplique très forte de Claude d'Espense, on vit se lever un des théologiens du légat, arrivé depuis huit jours. C'était Lainez. Jacques Lainez, second général des jésuites, était un théologien de premier ordre, un orateur solide et sûr. Son discours dura trois quarts d'heure et pulvérisa les objections de Bèze et de Martyr, contre l'eucharistie. Il s'était, lui aussi, exprimé en italien. L'impression causée fut énorme. Le légat fit traduire en français son discours pour le répandre dans tout Paris. Il servit grandement à donner courage et hardiesse aux orateurs catholiques. « En l'écoutant, dit un témoin, on aurait dit que les théologiens de la Sorbonne prenaient un bain dans l'eau de roses ! »

Lainez du reste ne s'en tint pas là. Il continua à parler en latin et en français, dans les églises et les réunions de prêtres de Paris, à rédiger des mémoires pour la reine. Il y eut encore des discussions privées, non plus à Poissy, où le Colloque avait en somme échoué, mais à St-Germain, du 29 septembre 1561 au 11 février 1562.

Dans l'intervalle, les calvinistes avaient obtenu un édit de tolérance, qui fut appelé l'Edit de janvier (17 janvier 1562), et qui ne fit qu'accroitre le désordre des esprits pour conduire bientôt aux Guerres dites de religion.

En terminant son étude, le P. Castellani décrit le trouble universel qui se manifesta en France, à la suite de ce Colloque, dont les calvinistes ne voulurent conclure qu'une chose, c'est qu'ils avaient été confrontés, sur pied d'égalité, et comme on disait alors, « appariés » avec les évêques ! Cela leur donnait, disaient-ils, le droit de pratiquer ouvertement leur religion.

Je signalerai cependant, dans l'exposé impartial et documenté du R. P., une petite confusion, qu'il commet sur la fin. Parlant des désordres qui eurent lieu à Toulouse, il dit que le temple calviniste y fut brûlé « par ordre de l'évêque Blaise de Montluc ». Blaise n'était pas évêque ; il était lieutenant-général de Guyenne. Il serait maréchal de France, en 1574. C'était son frère, Jean, qui était évêque de Valence, mais un évêque très peu disposé à brûler un temple calviniste, étant lui-même fort sympathique aux idées nouvelles. Blaise de Montluc fait, dans ses fameux *Commentaires* — ou Mémoires — un récit très vivant de son entrée victorieuse dans Toulouse, le 18 mai 1562. Il n'était pas tendre pour les huguenots. Les contemporains évaluèrent le nombre des morts entre 3 et 8.000. Toulouse était alors la seconde ville de France. Le Colloque de Poissy avait abouti à la guerre civile !

L. Cristiani.

LITURGIE

Q. — A propos des Quarante Heures je lis dans Stercky (T. I, p. 415, n° 448, note 4) :

« Il importe, pour jouir des privilèges des Quarante Heures relatifs à la célébration des messes votives, de se conformer exactement à l'Instruction Clémentine, modifiée par un décret de la S. R. C. du 27 avril 1927 ».

Or, je ne crois pas me tromper en disant qu'un grand nombre de prêtres — dont je fais partie — ne savent où trouver cette Instruction Clémentine ainsi modifiée. C'est donc un très grand service que rendrait le cher *Ami* s'il lui était possible de faire connaître cet important document.

R. — Les prières des Quarante Heures [1] ont été organisées pour la ville de Rome par Clément VIII, le 25 novembre 1592 (bulle *Graves et diuturnæ*). Clément XI (21 janvier 1705), puis Innocent XIII, Benoit XIII et Clément XII (1er septembre 1731) confirmèrent cette institution.

Le document connu sous le nom d'*Instruction Clémentine* est rédigé en italien. Il comprend 38 paragraphes et se trouve inséré à la fin du troisième volume des décrets de la S. C. des Rites (édition authentique de 1898) ; un commentaire de Gardellini ainsi que certains décrets se rapportant au même sujet forment le 4e volume de cette collection.

Seules, les *règles générales* qu'il contient relativement à l'exposition du Saint - Sacrement sont obligatoires *partout* (en vertu des rubriques et des décisions de la S. C. des Rites) ; les autres ordonnances ne visent que Rome, mais il est louable de s'y conformer ailleurs.

Si notre correspondant ne savait où trouver ce document, il n'en ignorait certainement pas les principales dispositions. La suite de cet article le prouve, qui en donne un bref aperçu, avec un développement plus étendu des rites et qualité de la messe, tels qu'ils ont été réglementés par le décret du 29 avril 1927 (reproduit dans l'*Ami* du 9 juin de la même année, p. 357-359).

§ 4 : Pas de reliques à l'autel de l'exposition.

§ 5 : Le Saint-Sacrement sera placé sur un trône avec baldaquin ; rien ne doit empêcher la vue de l'ostensoir (cf. *Ami* 1949, p. 156).

§ 6 : Au moins vingt cierges de cire [2] brilleront continuellement devant le Saint-Sacrement, qui ne sera pas éclairé par transparence (*Ami*, ibid.).

§ 7 : Aucun laïc ne doit s'approcher de l'autel, même pour s'occuper des cierges ; ceci incombe à un prêtre ou un clerc revêtu du surplis [3]. A l'arrivée et au départ on salue le Saint-Sacrement par une génuflexion à deux genoux.

[1] Qu'il ne faut pas confondre avec les prières *ad instar* des Quarante Heures, instituées par Benoit XIV le 1er janvier 1748. Les premières demandent obligatoirement une exposition du T. S. Sacrement pendant quarante heures *consécutives*. Si, lors des secondes, le St-Sacrement est également exposé pendant trois jours, en revanche l'exposition est *interrompue pendant la nuit*, la reposition ayant lieu à la fin de chaque journée. Les indulgences accordées à ces exercices pieux sont les mêmes dans l'un et l'autre cas (15 ans à chaque visite faite au St-Sacrement exposé, à condition de réciter six *Pater*, *Ave* et *Gloria*, dont un aux intentions du Souverain Pontife ; — plénière une fois par jour, chaque jour de l'exposition, avec, en plus, confession et communion ; — tous les autels sont privilégiés *perdurante expositione*. (Cf. *Preces et pia opera*, ed. 1950, n° 169).

[2] Ceci doit s'entendre de l'exposition des Quarante Heures. Pour les autres, on doit s'en tenir au nombre fixé par l'Ordinaire, nombre qui ne doit pas être inférieur à douze, même dans les églises pauvres (S.R.C., 1480). Sur le remplacement de la cire par un autre luminaire, cf. décret du 18 août 1949, *Ami*, p. 772.

[3] Un laïc, revêtu de la soutane et du surplis, pourrait aussi le faire.

§ 9 : Des adorateurs se tiendront en permanence dans l'église, les clercs en surplis (avec, éventuellement, l'étole), dans le sanctuaire, les laïcs (même les membres des confréries) hors du chœur.

Les §§ 12 et 13 traitent de la messe d'exposition et de reposition, ainsi que de celle du jour intermédiaire. Dorénavant, il faut s'en tenir, sur ce point, au décret du 27 avril 1927 [4]. Le 1er et le 3e jour, on chantera la messe votive du T. S. Sacrement, qui suit désormais les règles concernant les messes votives *pro re gravi et publica simul cœusa* (*Addit.*, II, 3). Il en va de même pour la messe *pro Pace*, qui est celle du 2e jour.

Toutefois, la messe du St-Sacrement demeure interdite les jours où l'on fait l'office (sous quelque rit que ce soit) ou la mémoire d'un mystère identique de N.-S., c'est-à-dire quand on célèbre ou quand on commémore) une *fête* de la Passion [5], de la Croix, du T. S. Rédempteur, du Sacré-Cœur et du Précieux-Sang (27 avril 1927, I). A toutes les messes célébrées depuis l'exposition jusqu'à la reposition, on ajoutera l'oraison du St-Sacrement.

Quand la messe du St-Sacrement est empêchée non pas par l'identité de mystère, mais par la solennité du jour (dimanche majeur de 1re classe, fête double de 1re classe, vigiles de Noël et de Pentecôte, féries majeures privilégiés, c'est-à-dire mercredi des cendres et Semaine sainte) on célèbre la messe du jour en ajoutant *sous une seule conclusion* l'oraison du St-Sacrement (ou, le 2e jour, l'oraison *pro Pace*) et on fait seulement les mémoires que demande la messe votive *pro re gravi* · préface de Noël (à moins que la fête ne possède une préface propre) et dernier Evangile du St-Sacrement si l'on ne doit pas lire celui du Temps ou d'une vigile [6].

Le § 16 dit qu'on ne doit pas sonner la clochette aux messes célébrées pendant l'exposition, tandis que le § 17 interdit, pendant le même temps, toute messe de *Requiem*, et le § 18 précise que le parement de l'autel doit être blanc, même si la messe demande une autre couleur.

Les §§ suivants traitent de la procession qui suit la messe et des prières spéciales (qu'on trouve dans l'appendice du Rituel, *Litaniæ, preces et orationes in expositiones XL Horarum*), ainsi que des cérémonies qui précèdent la reposition.

Voilà, en résumé, les règles générales auxquelles on doit se conformer lors de l'exposition des Quarante Heure, d'après l'Instruction Clémentine et le décret du 27 avril 1927.

[4] Remarquons qu'il ne s'agit ici que de la messe des Quarante Heures proprement dites. La messe des expositions *ad instar* et celle de « l'adoration perpétuelle » ne jouissent d'aucun privilège spécial (sauf indult particulier) : cf. *Ami* 1950, p. 461, réponse succincte n° 8.

[5] Il s'agit des *fêtes* en l'honneur de la Passion, et non pas du *temps* de la Passion, lequel n'exclut ni la messe votive *pro re gravi* (sauf le dimanche et les féries de la Semaine sainte, *Addit.*, ibid.), ni la mémoire du Saint-Sacrement, ceci pour répondre à un autre consultant. Par conséquent, le dimanche de la Passion, à une messe d'exposition et à toute messe célébrée *durante expositione* on doit ajouter l'oraison *Deus, qui nobis*, avec la serète et la postcommunion correspondantes. L'addition de l'oraison du Saint-Sacrement a été réglée par le décret du 11 janvier 1928 (*Ami*, 1928, p. 254) : à la messe d'exposition pour une cause publique (= avec l'ostensoir) et à *toutes* les messes célébrées durant l'exposition on *doit* ajouter (à moins d'identité de mystère) l'oraison du Saint-Sacrement, sous une conclusion distincte de celle du jour, même en l'occurrence des fêtes les plus solennelles de l'Eglise universelle (Pâques, Pentecôte, Noël...). Les ouvrages antérieurs à ce décret doivent évidemment être corrigés en ce sens.

[6] L'Instruction Clémentine fait remarquer qu'on ne peut chanter d'autre messe devant le Saint-Sacrement que celle de la reposition, l'exposition ayant eu lieu après la messe du premier jour. La messe *pro Pace* doit, autant que possible, être célébrée à un autel distinct de celui de l'exposition.

Q. — En 1951, le 1er juillet (fête du Précieux Sang, double de 1re cl. secondaire) tombe le dimanche où doit se célébrer la solennité des SS. Apôtres Pierre et Paul, d'après le décret Caprara.

Faut-il ordonner ainsi l'*Ordo* : Grand'messe du Précieux Sang avec mémoire sous une seule conclusion des SS. Apôtres, et 2e or. du dimanche VIIe après Pent. dont l'évangile à la fin ? — Et cela bien que la fête du Précieux Sang ne soit qu'une fête secondaire du Seigneur ?

Ou bien... ? Renvoyer les SS. Apôtres au dimanche 8 juillet ? *Quid ?*

R. — Les solennités transférées en vertu de l'indult Caprara ne sont pas soumises aux nouvelles rubriques du Missel en ce qui concerne les jours où l'on doit en chanter la messe ; sur ce point il faut toujours suivre les règles tracées par le décret du 2 décembre 1891 (n° 3754) ; ceci est hors de conteste depuis le décret du 26 janvier 1917 (n° 4340) et celui, tout récent, du 29 janvier 1947 (voir *Ami* 1950, p. 318, ad II et III).

Or, le décret 3754, v, précise que si le dimanche auquel est renvoyée une solennité tombe un jour où se célèbre une fête double de 1re classe, on doit chanter la messe de la solennité, à moins que la fête occurrente ne soit plus digne.

Celle des SS. Pierre et Paul (double de 1re classe, primaire, avec fériation et octave) l'emporte en dignité sur celle du Précieux-Sang qui, bien que fête du Seigneur, n'est que secondaire, sans fériation et sans octave.

En 1951 par conséquent, le 1er juillet, on célèbrera en France la solennité des SS. Apôtres par une seule messe chantée [1], avec mémoire du Précieux-Sang et du 7e dimanche après la Pentecôte dont on lira l'évangile à la fin.

Si toutefois on célébrait dans la même église une messe conventuelle ou chantée du Précieux-Sang, celle de la solennité se dirait sans aucune mémoire, avec l'évangile *In principio* à la fin.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

Breviarium Romanum. *Recentissima editio, nova typica.* — Romæ, Typis polyglottis Vaticanis, 1950.

La librairie Vaticane vient de mettre à jour une nouvelle édition typique du Bréviaire, approuvée comme telle par décret de la S. C. des Rites en date du 21 décembre 1948.

[1] Qui sera, non pas la messe du 29 juin, mais celle du jour dans l'octave, *Mihi, autem*, au 4 juillet dans le Missel, ceci d'après le décret du 29 janvier 1947, ad 6.